

DEVOIRS DE MÉMOIRE

Des étudiants juifs rencontrent des élèves en majorité musulmans et se rendent à Auschwitz. *Tout ça (ne nous rendra pas le Congo)*, diffusé mardi, relate leur apprentissage de la tolérance.

À l'heure où la question de l'identité en Belgique semble avoir remplacé la devise immortelle "Le Roi, la loi, la liberté", à l'heure où la religion occupe le devant de la scène, où chaque question emmêle la compréhension et éloigne le respect, il est avantageux de trouver à parler de vivre ensemble. Et encore mieux, de le constater. Monia Gandibleux, elle, a carrément décidé de le construire. Professeur investie et désireuse de faire changer les choses, elle se bat jour après jour pour que ses élèves du secondaire de l'institut de la Sainte-Famille à Schaerbeek soient le mieux armés pour débiter leur vie d'adulte. Ses valeurs sont simples, mais essentielles: la tolérance, la curiosité et l'intégrité. Pour les défendre, elle multiplie les initiatives, les débats, les visites, les sorties scolaires. Bref, une enseignante qu'on a plus l'habitude de croiser à l'écran, dans des films comme *Entre les murs* ou plus récemment *Les héritiers*, que dans les classes.

Alors, quand on lui propose de faire partir ses élèves à Auschwitz, un voyage initié par l'UEJB (l'Union des étudiants juifs de Belgique), par l'intermédiaire de la réalisatrice Safia Kessas de la RTBF qu'elle a rencontrée lors d'une représentation de la pièce *Djihad*, elle n'hésite pas une seconde. Du côté de la direction de l'établissement, où s'entremêlent des élèves de toutes les confessions, la décision semble moins évidente à prendre. On lui rétorque qu'elle n'aura jamais personne à ce voyage et qu'il est nécessaire que les étudiants rédigent une lettre de motivation pour y participer. *"Ce n'est pas à leur âge qu'on est désenchanté. Ils ont des préjugés, mais ils sont curieux, ils veulent tout savoir. J'étais certaine qu'on aurait du monde"* commente Monia Gandibleux. Pourtant, le conflit communautaire qui oppose d'un côté les Juifs et de l'autre les musulmans semble s'intensifier de mois en mois. En cause, un devoir de mémoire en perte de vitesse et surtout une guerre étrangère comme unique seul dénominateur commun: le conflit israélo-palestinien. Pour tenter d'y remédier et effacer les tensions, il est nécessaire de prôner la compréhension de l'histoire plutôt que son apprentissage. *"Nous voulons être des citoyens critiques, solidaires et actifs"* explique Jonathan De Lathouwer, ancien président de l'UEJB. *"Une initiative comme ce voyage s'inscrit complètement dans notre logique. C'est un enjeu indispensable. Il y avait tellement de préjugés qu'on entendait partout, qu'on lisait sur les réseaux sociaux, qu'on devait agir dans les écoles, prendre les devants."*

GÉNÉRATION DIEUDONNÉ

Du côté de l'Institut de la Sainte-Famille, les candidatures pour partir à Auschwitz sont nombreuses. En tout, ils seront 42: la limite est imposée par le nombre de places dans le bus. L'envie est là, malgré les craintes. Dont celle de passer devant une caméra, puisque cette génération est sceptique par rapport aux médias traditionnels. *"Pour se dévoiler, il faut avoir pleine confiance, on a vu trop souvent des propos déformés par des journalistes malintentionnés"* explique Marwa, une des élèves. Monia Gandibleux ajoute: *"Quand tu travailles dans une*

école à Scharbeek, tu es en contradiction permanente. D'un côté, c'est de toujours essayer de montrer ces minorités, de leur donner la parole, prenez le micro, montrez ce que vous êtes et ce qu'on oublie de vous demander d'être. De l'autre, tu as envie de les protéger, parce que la dérive est très rapide des deux côtés." La solution, ce sera ce film. Pour autant, faire se rencontrer deux communautés qui se fréquentent en réalité très rarement lors d'un voyage de seulement quelques jours aurait sans doute été vain. Pendant des mois, les élèves s'y préparent, se rencontrent. L'idée, c'est de construire un vrai projet de maturation avant de partir en Pologne.

Les élèves s'appellent Nicolas, Gwenaëlle, Joseph, Leïla et Marwa. Entre autres. Autant de prénoms et de raisons différentes qui les ont poussés à entreprendre ce voyage pédagogique filmé par des équipes de la RTBF pour le magazine *Tout ça (ne nous rendra pas le Congo)*. *"Quand je me suis inscrit pour aller à Auschwitz, au début je me disais juste que c'était une belle occasion de voyager avec mes amis, raconte Joseph. En revanche, j'ai vraiment pris conscience de ce que j'allais vivre grâce aux activités organisées sur le temps de midi. J'étais perdu, je ne savais pas à quoi m'attendre."* Du côté des étudiants membres de l'UEJB, il y avait quelques craintes également. *"En interne, on imaginait ce à quoi on allait être confrontés. Les théories du complot, les préjugés antisémites... , décrypte Jonathan. On s'est concertés pour savoir comment réagir. Par exemple, si l'un d'entre nous se sentait dépassé, l'idée c'était de faire appel à d'autres étudiants pour reprendre le débat. L'avantage qu'on avait, c'est qu'on était un peu plus âgés, tous à l'université, alors qu'eux avaient entre 16 et 18 ans. On s'est mis d'accord sur le fait qu'il ne fallait jamais s'énerver, réagir de façon mature."*

La préparation se fait crescendo. Certains midis, sont organisées des rencontres pédagogiques et psychologiques, avec un survivant du camp de concentration par exemple, il y a des débats, des visites, des réunions avec les parents aussi. Les élèves de l'Institut de la Sainte-Famille viennent assister à des conférences à l'Université avec un sociologue. Un prélude nécessaire. *"Quand j'étais en 4^e secondaire, je ne supportais pas les Juifs, décrypte Marwa. C'étaient des stéréotypes qui tournaient dans ma tête, pour moi les Juifs représentaient les grosses puissances mondiales, j'étais un peu envieuse certainement. J'étais contre Israël de tout mon être."* Elle continue, explique qu'elle a eu un travail à faire à ce sujet qui a complètement retourné ses idées reçues. *"On a vraiment constaté que les préjugés commençaient à se déconstruire au*

→ bout de quelques mois. Ça ne s'est pas fait d'un seul coup", continue Jonathan De Lathouwer. Vient enfin le départ vers Auschwitz, en bus. Une décision mûrement réfléchie, pour que les groupes aient le temps de se mélanger lors du trajet de près de 15 h. Au début, les étudiants s'observent, mangent chacun de leur côté lors des arrêts sur la route. Puis les discussions sont lancées. Timides d'abord. Plus vives ensuite. Dieudonné est évidemment abordé. Jonathan décrypte: *"Pour moi, il incarne la banalisation de l'antisémitisme. De gauche comme de droite, d'extrême gauche comme d'extrême droite, il y a un coup-*

“JE PENSE SINCÈREMENT QU'À PARTIR DU MOMENT OÙ TU RENCONTRES L'AUTRE, SA NÉGATION N'EST PLUS POSSIBLE.” - LA PROF

ble qui est désigné, c'est le Juif. On ne va pas rire de ceux qui sont antisémites, on va rire des Juifs eux-mêmes. On va prendre toutes les crispations de la société pour désigner un bouc émissaire.” Certains jeunes ne comprennent pas où est le problème. “Puis on a commencé à débattre sur les limites de l'humour, la différence entre rigoler et critiquer une religion, caricaturer la Shoah. L'expliquer, c'était au centre du voyage. Je pense qu'à terme, tout le monde a compris le problème avec Dieudonné.”

Tous les élèves n'avaient évidemment pas les mêmes a priori. Certains n'avaient jamais quitté leur commune et vivaient la réalité de l'autre en termes communautaires de repli sur base de stéréotypes et d'idées préconçues. Le maillage se fait de manière progressive. Puis de deux groupes distincts qui se font face, naît finalement un ensemble. Le fameux vivre ensemble s'exprime de manière concrète. *“Je pense sincèrement qu'à partir du moment où tu rencontres l'autre, sa négation n'est plus possible”* commente Monia Gandibleux, la professeure de sciences humaines. *“Ce voyage, c'était évidemment une rencontre interculturelle pour lutter contre l'antisémitisme qui se banalise clairement dans nos classes, mais c'était aussi une rencontre entre eux, des élèves qui n'avaient strictement rien en commun au sein d'une même école.”*

L'arrivée à Auschwitz est émouvante, comme on l'imagine. Au fil de la visite des bâtiments et des explications de la guide, les visages se marquent. Un élève prend des notes, pour vérifier par après les informations recueillies sur place. L'esprit critique est bel et bien là. Puis vient une cérémonie organisée par Jonathan De Lathouwer en hommage aux membres de sa famille. Un recueillement. C'est l'un des moments qui a le plus marqué les élèves, comme l'expliquent Leïla et Nicolas. Sans réussir à l'exprimer très clairement. Joseph conclut: *“Pour parler d'un tel voyage il faut savoir trouver les mots, et je ne les ai pas encore. Est-ce que notre interlocuteur comprendra le message que l'on veut faire passer? C'est cette crainte qui m'empêche aujourd'hui de raconter cette expérience”*. Marwa, elle, explique que la semaine dernière encore, elle était au bal de l'UEJB. À l'écran, l'impact de cette expérience humaine, qui paraît si simple sur le papier, est pourtant très explicite. Il est désormais temps de dépasser l'exception pour en faire un modèle.

✳ Marie Frankinet

TOUT ÇA (NE NOUS RENDRA PAS LE CONGO)
MARDI 6 LA DEUX 20H30

“AVANT, J'ÉTAIS CONTRE ISRAËL DE TOUT MON ÊTRE.” UNE ÉLÈVE

L'HUMAIN SANS VOIX OFF

Investigatrice du projet, la réalisatrice de la RTBF n'en est pas à son coup d'essai. Aux commandes du magazine *Tout ça (ne nous rendra pas le Congo)*, elle est responsable notamment du documentaire *A la barbe du paradis*, du très remarqué *La sharia avant les bœufs*, mais aussi plus récemment du bouleversant *Le djihad des*

mères, qui suivait le combat de ces familles démolies par le départ en Syrie de leurs enfants. Au programme, pas de voix off qui conte une histoire, la place est toujours laissée aux différents protagonistes qui développent leurs propos. La preuve encore avec *Auschwitz*, poignant témoignage à plusieurs voix.